

L'angoisse en clinique et l'éthique de la cure.

Cartel Sotto la Mole: Luciana La Stella, Stefania Guido, Giovanni Callegari, Gerolamo Sirena, Vincenzo Moretti, Giuseppe Ricca, Paolo Iervese, Alessandro Di Prima, Franco Quesito

Dans le monde contemporain auquel nous assistons, nous voudrions ouvrir notre travail en constatant combien l'introduction de la guerre est dans l'ordre du discours qui a instantanément occupé tous les espaces publics et privés avec une violence sans précédent qui a déchiré les liens pour en établir instantanément d'autres.

La guerre semble avoir occupé notre conscient en faisant irruption dans notre inconscient.

Une sorte de vertige qui désoriente et déstabilise l'instinct de conservation.

Il n'y a plus de légitime défense de l'homme et de sa liberté de décision.

Parfois, c'est comme des témoins silencieux qui regardent la destruction et le conflit. Dans l'histoire, nous avons souvent rencontré la peste après la guerre, au contraire, nous avons d'abord été témoins de la pandémie, un virus qui a durement touché les liens sociaux et personnels, alors la guerre a traversé ces solitudes et ces moments d'isolement pour se présenter en Europe avec une telle véhémence.

En regardant une prétendue vacillation de la psychanalyse, on peut certes dire qu'il faut travailler sur le lien et sur le travail psychanalytique pour arriver avec certitude à une nouvelle éthique du cure qui puisse englober cette vacillation du lien social.

Nous entrons ainsi au cœur de l'angoisse qui n'affecte pas seulement la contemporanéité mais la clinique et seule une cure éthique permettra à la psychanalyse de traverser le vide et le manque pour retrouver le lien qui vit et qui permet de rester vigilant dans un moment de fluctuations continues de notre contemporanéité.

On peut affirmer qu'il y a un lien subtil entre la présence de l'angoisse dans la clinique du psychanalyste et sa résonance dans l'effet, dans son éthique.

L'angoisse arrive dans la séance comme élément actif de l'affection, marque le temps du dire de l'analysant et donne un élément transférentiel au dit.

L'analysant envahit le temps de la séance de son angoisse et, bien que cela semble être l'objet de l'analyse, au lieu d'être utilisé pour détourner le mot pour l'impliquer exactement dans cet espace-temps qui se manifeste dans la souffrance.

Dans ce cas, alors que tenir à distance tout ce sentiment se présente comme une urgence, il semble que la possibilité de donner une parole à l'inconscient soit perdue. L'inconscient ne parle pas avec angoisse, mais est réduit au silence, arrêté.

L'angoisse n'appartient pas proprement à un concept, mais l'angoisse existe dans la mesure où la construction d'un concept est absente.

L'angoisse n'est pas le résultat d'une pensée, du moins d'une pensée connue du sujet ; c'est quelque chose que le corps sent et qui se sent dans le corps, quelque chose que le sujet perçoit, puisque l'angoisse qui se précipite dans le corps en signale l'émergence. Caractéristique de l'angoisse, c'est l'implication du sujet : il se sent menacé par quelque chose qu'il ne connaît pas, même s'il est certain que ce quelque chose le concerne personnellement, de manière intime.

L'angoisse a une fonction précise : produire un signal au niveau du moi du sujet qui indique qu'il s'est passé quelque chose, bien qu'il n'en ait pas conscience.

Freud identifie dans *Inhibition, symptôme, angoisse* la fonction nécessaire à la finalité du refoulement et donc de la constitution du symptôme.

Le schéma *pulsion - angoisse - refoulement - symptôme* énonce que la pulsion produit un affect, l'angoisse, qui devient signal et détermine la suppression de la pulsion, ou le signifiant de la pulsion, dont le retour est le symptôme.

Le sentiment de danger interne est ce qui distingue l'angoisse, la différencie des autres affects.

L'angoisse révèle ce qu'un signifiant ne peut que recouvrir : dans cet affect émerge la dimension pulsionnelle du sujet et l'impossibilité pour celui-ci d'échapper à la pulsion pulsionnelle qui l'anime.

Freud affirme qu'il n'est pas possible de se protéger d'un danger pulsionnel interne de la même manière qu'on pourrait se protéger d'un danger qui dérive de la réalité externe.¹

Pour Freud, le noyau du danger auquel répond l'angoisse est le besoin pulsionnel devant lequel le moi se trouve impuissant : c'est le surplus de libido inutilisé qui constitue le dérèglement économique par lequel le moi du sujet se sent menacé.

Pour Lacan qui relit Freud, outre l'aspect de perte - perte d'amour, perte d'un objet d'amour, angoisse de castration, etc. - dans l'angoisse se manifeste un plus d'énergie libidinale qui reste libre, quelque chose qui elle s'engouffre dans le corps et que ni l'imaginaire ni le symbolique ne peuvent capter.

C'est le rapport de la jouissance à l'angoisse que Lacan souligne : derrière l'angoisse il y a une pulsion qui veut se satisfaire ; lorsque cette insistance instinctive contredit le principe de plaisir, ce déplaisir que nous appelons angoisse se produit.

¹ Ibidem, op. cit., p. 302.

L'angoisse est le signe du désir de l'autre à la formulation par laquelle commence le Séminaire consacré à l'angoisse, Lacan, dans la suite, en abordera une autre : l'angoisse est un signe de réalité.

La connexion de l'angoisse dans son lien avec le réel de la jouissance est l'accentuation supplémentaire donnée par Lacan à l'aspect non trompeur de l'angoisse.

Cette jonction prend de l'importance dans la direction de la cure, c'est-à-dire dans la manière de comprendre le processus analytique.

Si l'angoisse est l'affection qui signale la présence de la pulsion/jouissance, le symptôme comme défense ne se rapporte pas à l'angoisse, mais à ce dont l'angoisse est la cause.

Autrement dit : si le symptôme est conçu comme relatif à l'anxiété, ou le symptôme comme une défense contre l'angoisse, on risque de placer l'angoisse au niveau de la cause du symptôme, alors que la cause du symptôme concerne autre chose, ou une jouissance instinctive discutable pour le sujet.

L'élimination de l'angoisse ne coïncide donc pas avec la manière de résoudre le symptôme.

Au cours de son enseignement, Jacques Lacan s'est beaucoup concentré sur l'angoisse car c'est une expérience centrale pour comprendre la logique de l'inconscient.

Dans ses réflexions sur l'angoisse, Lacan a su nouer le désir de l'Autre avec l'objet qui cause le désir du sujet.

L'angoisse surgit toujours face à l'énigmaticité du désir de l'Autre.

L'angoisse nous déstabilise car nous n'avons pas de repères pour interpréter ce que l'Autre veut de nous.

De plus, alors que nous éprouvons de l'angoisse, nous ne nous sentons pas en contrôle de la perturbation qui obscurcit nos pensées et envahit tout le corps.

En situation d'angoisse, le sens des intentions de l'Autre nous échappe et nous ne savons plus trouver une boussole pour nous orienter dans ce que nous ressentons.

Lacan nous aide à comprendre l'angoisse en remettant en cause le désir de l'Autre.

L'Autre n'est pas seulement le lieu où le désir du sujet trouve sa validation dans le sens, mais il est aussi le moyen de rechercher la trace de jouissance restée irréductible au Symbolique.

Sur le chemin de l'angoisse on rencontre le désir de l'Autre et la faille ouverte par le manque de l'Autre introduit cette question qui interroge le sujet sur le repos qui cause son propre désir.

Le chemin de l'angoisse signale une économie de la jouissance qui ne se laisse pas inclure dans la dialectique avec l'Autre.

L'objet cause du désir coïncide avec un résidu libidinal qui surgit de la constitution du sujet à la place de l'Autre.

L'angoisse surgit lorsque cet objet apparaît dans le champ de l'Autre, lorsque la dimension énigmatique du désir se manifeste à la place du signifiant.

L'angoisse apparaît lorsque l'Autre du langage montre son visage désirant et tourne son manque en direction du sujet, qui dans ce cas est soumis à l'inquiétante question sur le désir de l'Autre : *que veux-tu de moi ? Quel objet "a" suis-je pour toi ?*

La thèse de Lacan est radicale car l'angoisse n'est pas seulement le signal du désir de l'Autre, mais c'est aussi le chemin qui - s'il est franchi - permet au sujet de trouver son fondement désirant.

Dans le Séminaire X consacré à l'angoisse, Lacan donne un tournant à son enseignement, valorisant de plus en plus ce Réel qui ne peut être pleinement positivé dans le signifiant.

Lacan recentre la focalisation de l'expérience psychanalytique sur ce reste qui surgit de l'opération même de la fonction du mot : *l'objet de son discours se situe sur un plan qui échappe à la représentation à la place du mot.*

L'angoisse est configurée comme une voie d'accès à ce repos qui est le registre du Réel.

Il s'agit cependant de considérer, outre la position de l'analysant, celle de l'analyste. Face à la question posée par l'angoisse de l'analysant, l'analyste se trouve engagé dans une « demande d'aide » qui peut franchir la barrière de l'écoute pour atteindre la dimension de la réponse.

A ce niveau, l'analyste, surtout dans les premières phases de l'analyse, est confronté à un paradoxe qui ne peut être traité qu'au cas par cas :

- s'il répond, il risque de se retrouver dans la position de l'éducateur, de l'enseignant, avec un bien à offrir qui au point le plus glacial est sa propre personne comme idéal ;
- s'il ne répond pas, il y a un risque que l'angoisse prenne le dessus et que le patient s'en aille.

Cependant, il doit y avoir autre chose, quelque chose qui compromet l'efficacité de la psychanalyse au-delà de l'endoctrinement et qui concerne l'énonciation dans sa dimension symbolique.

Voici ce que dit Lacan dans le Séminaire I : *« chaque" fois qu'un homme parle à un autre homme d'une manière authentique et pleine, il y a, au sens propre, transfert,*

transfert symbolique ; il se passe quelque chose qui change la nature des deux êtres en présence »².

C'est un point crucial pour essayer d'identifier ce qui dans l'analyse opère comme fondement de l'efficacité thérapeutique, et donc, d'autre part, en cas d'échec ou d'impasse, essayer de saisir la limite de ce motif.

Dans un ouvrage de quelques années antérieures, *Intervention sur le transfert*³ Lacan avait déjà traité le thème de l'analyse comme expérience dialectique, partant du fait phénoménal qu'elle est une expérience qui se déroule entre deux sujets et dans laquelle « *la simple présence du psychanalyste apporte, avant toute autre intervention, la dimension du dialogue* ».

Il est important de comprendre qu'il ne s'agit pas de « dialogue », mais de la « dimension du dialogue », dimension qui s'ouvre à partir de la simple présence de l'analyste, avant même qu'il ne dise quelque chose. En effet, une dimension qui peut être conservée à partir d'une certaine retenue de l'analyste à dire.

On peut dire que Lacan affirme que la dimension de l'intersubjectivité n'est pas la dynamique de l'analyse, mais plutôt la condition pour que soit possible, à travers les ruptures dialectiques, une gravitation de la vérité sur le sujet.

L'expérience analytique est autre chose qu'une objectivation des propriétés psychiques de l'individu ; l'analyste n'est pas un scientifique devant son objet d'étude.

La place de la liberté dans la psychanalyse a été conçue par Lacan sous une forme radicale.

Exclure l'espace analytique d'au moins un « peu de liberté » comporte le risque de réduire la pratique analytique à une escroquerie en tant que pratique de suggestion et de commande, mais, d'autre part, Lacan lui-même appelle à la prudence dans la promotion de la liberté comme la liberté trouve son compagnon le plus fidèle de la folie.

Et donc? Le désir de l'autre sur le plan imaginaire est un désir qui habite la dimension de la rivalité imaginaire et exprime le désir de l'objet de désir de l'autre.

Le désir de l'Autre sur le plan symbolique est le désir de reconnaissance, le désir d'être reconnu par l'Autre, d'être désiré par l'Autre.

² Lacan J., *Il seminario. Libro I, Gli scritti tecnici di Freud*, Torino, Einaudi, 1978, p. 137

³ Lacan J., *Intervento sul transfert*, in *Scritti*, I, Torino, Einaudi, 1974,

La position névrotique est par excellence celle qui répond au désir de l'Autre en étant sollicité. Donc, la question sur Que voulez-vous? de la part de l'analyste, en tant qu'Autre, doit rester une énigme, ce n'est qu'ainsi que s'ouvre la béance qui permet de se détacher du désir de l'Autre.

Comment s'ouvrir à une expérience de libération du désir de l'Autre sans que cela devienne un discours délirant ?

Comment accueillir la liberté d'énonciation du sujet sans que cette énonciation glisse jusqu'à ce point extrême qui confine à la folie ?

Comme l'indique Lacan à la fin du Séminaire VII consacré à l'éthique, la fin de l'analyse, plutôt que dans la perspective du confort, est à inscrire dans la dimension de la perte absolue, dans le désespoir de se connaître dans ce rapport à soi qui est sa propre mort⁴.

Le sujet supposé savoir à ce niveau est un sujet à qui l'on a confié qu'il "sait le faire" avec le matériel qui lui est référé.

Ce n'est pas une donnée fixée une fois pour toutes, mais un processus, car les pensées, les émotions et les expériences s'expriment dans une chaîne signifiante dans l'espoir que l'analyste comprendra et restituera une interprétation, une clé de lecture, au moins une indication.

Cette dynamique, moteur initial de l'analyse, condition du transfert, est importante, mais elle doit être liée, au sens topologique, à une autre dimension. Une dimension qui apparaît grâce à une substitution : *du sujet supposé savoir au désir de l'analyste*.

Le désir de l'analyste prend la place du désir de l'Autre et se configure comme une énigme, puisque l'analyste « *se tait sur l'amour* ». ⁵

Se taire sur l'amour est une des manières de ne pas répondre à la question et d'opérer ainsi le désir de l'analyste comme un lieu vide.

Ainsi le désir de l'analyste occupe-t-il une position excentrique dans la série du désir de l'Autre, puisqu'il maintient ouvert cet écart entre le désir du sujet et le désir de l'Autre, qui est la condition de l'ouverture d'un espace de liberté.

C'est dans cet écart, dans le non-chevauchement entre ces deux pôles qu'il est possible de trouver le sujet de l'inconscient.

⁴ Lacan J., *Il seminario, Libro VII, L'etica della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994

⁵ Lacan J., *Discorso ai cattolici*, in *Dei nomi del padre e Il trionfo della religione*, Torino, Einaudi, 2006, pag. 66

Cette approche sous-tend l'idée d'un inconscient comme pulsation, fente, gaspillage, coupure, un inconscient qui n'est pas seulement le dépôt du refoulé, ni le lieu du primordial ; une idée qui permet de penser l'inconscient comme un futur, l'inconscient comme ce qu'il a pu être rétroactivement.

On peut dire que le lien entre la présence de l'angoisse dans la clinique du psychanalyste et la résonance de l'effet, dans l'éthique de la cure, est bien orienté dans la citation du Séminaire X sur l'Angoisse, sur le titre « D'un manque irréductible au signifiant » :

(...) l'angoisse nous introduit, avec un accent de communication extrême, à une fonction radicale pour notre domaine : la fonction du manque. (page 142)

(...) Le manque est radical, radical jusqu'à la constitution même de la subjectivité, telle qu'elle nous apparaît à travers le parcours de l'expérience analytique. (page 145)

On peut donc conclure en reprenant le thème général du séminaire, que la psychanalyse poursuit son travail dans l'éthique du care, rappelant la fonction du manque qui est capable de percer le savoir des certitudes au-delà du savoir supposé.

Seule l'éthique dans la cure qui traverse savoir et angoisse pourra soutenir la psychanalyse au-delà des hésitations de l'être parlant (*parlêtre*) et de la contemporanéité.

L'angoscia nella clinica e l'etica della cura.

Cartel Sotto la Mole: Luciana La Stella, Stefania Guido, Giovanni Callegari, Gerolamo Sirena, Vincenzo Moretti, Giuseppe Ricca, Paolo Iervese, Alessandro Di Prima, Franco Quesito

Nella contemporaneità di cui siamo testimoni apriamo questo nostro lavoro rilevando come l'introduzione della guerra è nell'ordine del discorso che fulmineamente ha occupato la totalità degli spazi pubblici e privati con una violenza inaudita che ha lacerato i legami per istituirne istantaneamente altri.

La guerra sembra aver occupato il nostro conscio irrompendo nel nostro inconscio. Una sorta di vertigine che disorienta e destabilizza l'istinto di conservazione.

Non c'è più un'autodifesa dell'uomo e della sua libertà di decisione.

A volte si è come testimoni muti che guardino la distruzione e il conflitto inermi.

Nella storia abbiamo riscontrato spesso dopo la guerra la pestilenza, noi contrariamente abbiamo assistito prima alla Pandemia, un virus che ha colpito duramente i legami sociali e personali, così la guerra ha attraversato queste solitudini e momenti di isolamento per presentarsi in Europa con tanta veemenza.

Nel guardare ad un presunto vacillare della psicoanalisi possiamo certamente preferire che è necessario lavorare sul legame e sul lavoro psicoanalitico per approdare con certezza ad una nuova etica della cura che possa ricomprendere questo vacillare del legame sociale.

Entriamo così nel vivo dell'angoscia che attraversa non solo la contemporaneità ma la clinica e solo una cura etica potrà consentire che la psicoanalisi attraversi il vuoto e la mancanza per recuperare il legame che vive e che permette di restare vigili in un momento di continue oscillazioni della nostra contemporaneità.

Possiamo affermare che c'è un sottile legame tra la presenza dell'angoscia nel setting della clinica dello psicoanalista e la sua risonanza nell'effetto, nella sua etica.

L'angoscia arriva in seduta come un elemento attivo dell'affetto, segna il tempo del dire dell'analizzante e imprime un elemento transferale al detto.

L'analizzante invade della sua angoscia il tempo della seduta e, per quanto ciò sembri essere l'oggetto dell'analisi, invece di essere utilizzata al fine di distogliere la parola per coinvolgerla esattamente in quello spazio-tempo che si mostra in sofferenza.

In tal caso, mentre tenere a bada tutto quel sentire si verifica come un'urgenza, sembra che si perda la possibilità di dare parola all'inconscio.

L'inconscio non parla con l'angoscia, ma ne viene zittito, fermato.

L'angoscia non appartiene propriamente a un concetto, piuttosto l'angoscia c'è nella misura in cui è assente la costruzione di un concetto.

L'angoscia non è frutto di un pensiero, per lo meno di un pensiero noto al soggetto; essa è qualcosa che sente il corpo e che si avverte nel corpo, qualcosa che il soggetto percepisce, poiché l'angoscia precipitando nel corpo segnala la sua emergenza. Caratteristica dell'angoscia è l'implicazione del soggetto: esso si sente minacciato da un qualcosa che non sa, anche se ha la certezza che quel qualcosa lo riguardi in prima persona, in modo intimo.

L'angoscia ha una precisa funzione: produrre a livello dell'Io del soggetto un segnale che gli indichi che è accaduto qualcosa, sebbene egli non sia al corrente della cosa che è in causa.

Freud individua in *Inibizione, sintomo, angoscia*⁶ la funzione come necessaria al fine della rimozione e, dunque, della costituzione del sintomo.

Lo schema *pulsione – angoscia – rimozione – sintomo* afferma che la pulsione produce un affetto, l'angoscia, che si fa segnale e determina la rimozione della pulsione, ovvero del significante della pulsione, il cui ritorno è il sintomo.

La sensazione di un pericolo interno è ciò che contraddistingue l'angoscia differenziandola dagli altri affetti.

L'angoscia svela ciò che un significante può soltanto coprire: in questo affetto emerge la dimensione pulsionale del soggetto e l'impossibilità per il medesimo di sfuggire alla spinta pulsionale da cui è animato.

Freud afferma che non è possibile proteggersi da un *pericolo pulsionale* interno nello stesso modo in cui ci si potrebbe tutelare da un pericolo che deriva dalla realtà esterna⁷.

Per Freud il nucleo del pericolo a cui risponde l'angoscia è l'esigenza pulsionale davanti alla quale l'Io si trova inerme: è il di-più di libido inutilizzata che costituisce la perturbazione economica da cui l'Io del soggetto si sente minacciato.

Per Lacan che rilegge Freud, oltre all'aspetto della perdita – perdita dell'amore, perdita di un oggetto d'amore, angoscia di castrazione, e altro - nell'angoscia si manifesta un di più di energia libidica che rimane libera, qualcosa che precipita nel corpo e che né l'immaginario, né il simbolico riescono a catturare.

È il rapporto del godimento con l'angoscia a essere sottolineato da Lacan: dietro l'angoscia insiste una pulsione che vuole soddisfarsi; quando questa insistenza

⁶Cfr. Sigmund Freud, *Inibizione, sintomo, angoscia*, in Opere vol. X, Boringhieri, Torino, 1978, pp. 233-317.

⁷ Ibidem, op. cit., p. 302.

pulsionale entra in contraddizione con il principio di piacere, accade quel dispiacere che chiamiamo angoscia.

Alla formulazione *l'angoscia è il segno del desiderio dell'altro* con cui si avvia il Seminario dedicato all'angoscia, Lacan, nel prosieguo, ne accosterà un'altra: *l'angoscia è segnale del reale*.

La connessione dell'angoscia nel suo legame con il reale del godimento è l'ulteriore accentuazione data da Lacan all'aspetto di non inganno dell'angoscia.

Questo snodo assume rilevanza nella direzione della cura, cioè nel modo di intendere il processo analitico.

Se l'angoscia è l'affetto che segnala la presenza della pulsione/godimento, il sintomo in quanto difesa non è relativo all'angoscia, bensì a ciò di cui l'angoscia è la causa.

Detto in altro modo: qualora si concepisse il sintomo come relativo all'angoscia, ovvero il sintomo come difesa dall'angoscia, si incorrerebbe nel rischio di collocare l'angoscia a livello di causa del sintomo, mentre la causa del sintomo riguarda altro, ovvero un godimento pulsionale che per il soggetto fa questione.

L'eliminazione dell'angoscia non coincide quindi con il modo per risolvere il sintomo. Nel corso del suo insegnamento Jacques Lacan si è concentrato molto sull'angoscia perché si tratta di un vissuto centrale per comprendere la logica dell'inconscio.

Nelle sue riflessioni sull'angoscia Lacan ha saputo intrecciare il desiderio dell'Altro con l'oggetto che causa il desiderio del soggetto.

L'angoscia si presenta sempre quando ci troviamo di fronte all'enigmaticità del desiderio dell'Altro.

L'angoscia ci destabilizza perché non abbiamo punti di riferimento per interpretare cosa l'Altro vuole da noi.

Inoltre, mentre proviamo angoscia, non ci sentiamo padroni del turbamento che offusca i nostri pensieri e invade tutto il corpo.

In una situazione di angoscia ci sfugge il senso delle intenzioni dell'Altro e non sappiamo più ritrovare una bussola per orientarci in quello che stiamo provando.

Lacan ci aiuta a comprendere l'angoscia chiamando in causa il desiderio dell'Altro.

L'Altro non è soltanto il luogo dove il desiderio del soggetto trova la sua convalida nel senso, ma è anche la strada su cui ricercare la traccia di godimento che è rimasta irriducibile al Simbolico.

Sulla via dell'angoscia si incontra il desiderio dell'Altro e la faglia aperta dalla mancanza dell'Altro introduce quella questione che interroga il soggetto sul resto che causa il proprio desiderio.

La via dell'angoscia segnala un'economia di godimento che non si lascia includere nella dialettica con l'Altro.

L'oggetto causa del desiderio coincide con un resto libidico che scaturisce dalla costituzione del soggetto nel luogo dell'Altro.

L'angoscia sorge quando quest'oggetto appare nel campo dell'Altro, quando nel luogo del significante si manifesta la dimensione enigmatica del desiderio.

L'angoscia compare quando l'Altro del linguaggio mostra la sua faccia desiderante e rivolge la sua mancanza in direzione del soggetto, che in questo caso si trova assoggettato all'interrogativo perturbante sul desiderio dell'Altro: *Che vuoi da me? Quale oggetto "a" sono per te?*

La tesi di Lacan è radicale perché l'angoscia non è soltanto il segnale del desiderio dell'Altro, ma è anche la via che – se attraversata – permette al soggetto di trovare il suo fondamento desiderante.

Nel *Seminario X* dedicato all'angoscia Lacan imprime un cambiamento di rotta al suo insegnamento valorizzando sempre più quel Reale che non si può positivizzare del tutto nel significante.

Lacan centra nuovamente il *focus* dell'esperienza psicoanalitica su quel resto che scaturisce dalla stessa operatività della funzione della parola: *l'oggetto del suo discorso è situato su un piano che si sottrae alla rappresentazione nel luogo della parola.*

L'angoscia si configura come una via d'accesso a quel resto che è il registro del Reale. Si tratta, però, di considerare, oltre alla posizione dell'analizzante, anche quella dell'analista.

Di fronte alla domanda data dall'angoscia dell'analizzante, l'analista si trova implicato in una "domanda d'aiuto" che può superare la barriera dell'ascolto per giungere alla dimensione della risposta.

A questo livello, l'analista, soprattutto nelle prime fasi dell'analisi, è davanti ad un paradosso che può essere affrontato solamente caso per caso:

- se risponde, rischia di ritrovarsi nella posizione dell'educatore, del maestro, con un bene da offrire che nel punto più algido è la sua stessa persona come ideale;
- se non risponde, rischia che l'angoscia prenda il sopravvento e il paziente se ne vada.

Ci dev'essere però qualcos'altro, qualcosa che metta in gioco l'efficacia della psicoanalisi al di là dell'indottrinamento e che riguarda l'atto di parola nella sua dimensione simbolica.

Ecco cosa dice Lacan nel Seminario I: *“ogni volta che un uomo parla a un altro uomo in modo autentico e pieno, vi è, nel senso proprio, transfert, transfert simbolico; succede qualcosa che cambia la natura dei due esseri in presenza”*⁸.

È questo un punto cruciale per provare ad individuare ciò che nell’analisi opera come fondamento dell’efficacia terapeutica, e dunque, per contro, nei casi di fallimento o di *impasse*, provare a cogliere il limite di tale movente.

In un lavoro di qualche anno precedente, *Intervento sul transfert*⁹ Lacan aveva già affrontato il tema dell’analisi come esperienza dialettica, a partire dal dato fenomenico che è un’esperienza che si svolge tra due soggetti e nella quale “la sola presenza dello psicoanalista apporta, prima di ogni altro intervento, la dimensione del dialogo”.

È importante cogliere che non si tratta del “dialogo”, ma della “*dimensione del dialogo*”, una dimensione che si apre a partire dalla semplice presenza dell’analista, ancor prima che egli dica qualcosa. Anzi, una dimensione che può essere preservata a partire da un certo ritegno dell’analista a dire.

Si può dire che Lacan afferma che la dimensione dell’intersoggettività non è la dinamica dell’analisi, ma piuttosto la condizione affinché sia possibile, attraverso delle rotture dialettiche, una gravitazione della verità che riguarda il soggetto.

L’esperienza analitica è altra cosa da un’oggettivazione delle proprietà psichiche dell’individuo; l’analista non è uno scienziato davanti al suo oggetto di studio.

Il posto della libertà in psicoanalisi è stato pensato da Lacan in una forma radicale.

Precludere lo spazio analitico di almeno un “poco di libertà”, comporta il rischio di ridurre la pratica analitica a una truffa in quanto pratica della suggestione e del comando, ma, d’altra parte, lo stesso Lacan richiama alla cautela nel promuovere la libertà in quanto la libertà trova nella follia la sua più fedele compagna.

E dunque? Il desiderio dell’altro sul piano immaginario è un desiderio che abita la dimensione della rivalità immaginaria ed esprime il desiderio dell’oggetto di desiderio dell’altro.

⁸ Lacan J., *Il seminario. Libro I, Gli scritti tecnici di Freud*, Torino, Einaudi, 1978, p. 137

⁹ Lacan J., *Intervento sul transfert*, in *Scritti*, I, Torino, Einaudi, 1974,

Il desiderio dell'Altro sul piano simbolico, è desiderio di riconoscimento, desiderio di essere riconosciuto dall'Altro, di essere desiderato dall'Altro.

La posizione nevrotica è per eccellenza quella che risponde al desiderio dell'Altro facendosi domandare. Dunque l'interrogativo circa il *Che vuoi?* da parte dell'analista, in quanto Altro, deve restare un enigma, solo così si apre quello scarto che consente lo scollamento dal desiderio dell'Altro.

Come aprire a un'esperienza di libertà dal desiderio dell'Altro senza che questa si converta in un discorso delirante?

Come accogliere la libertà di enunciarsi del soggetto senza che questa enunciazione scivoli fino a quel punto estremo che rasenta la follia?

Come indica Lacan alla fine del *Seminario VII* dedicato all'etica, la fine dell'analisi più che nella prospettiva del comfort è da iscrivere nella dimensione dello *smarrimento assoluto*, nello sconforto di sapersi da soli in quel rapporto con se stessi che è la propria morte¹⁰.

Il soggetto supposto sapere a questo livello è un soggetto in cui è stata riposta fiducia che "ci sappia fare" con il materiale che gli viene riferito.

Non è un dato fissato una volta per tutte, ma un processo, perché i pensieri, le emozioni e i vissuti vengono espressi in una catena significativa nell'auspicio che l'analista comprenda e restituisca una interpretazione, una chiave di lettura, al limite un'indicazione.

Questa dinamica, motore iniziale dell'analisi, condizione del transfert, è importante, ma deve essere annodata, in senso topologico, ad un'altra dimensione. Una dimensione che appare grazie ad una sostituzione: dal soggetto supposto sapere al *desiderio dell'analista*.

Il *desiderio dell'analista* viene ad occupare il posto del desiderio dell'Altro e si configura come un enigma, poiché l'analista "tace sull'amore"¹¹.

Tacere sull'amore è uno dei modi di non rispondere alla domanda e rendere così operativo il desiderio dell'analista in quanto posto vuoto.

¹⁰ Lacan J., *Il seminario, Libro VII, L'etica della psicoanalisi*, Torino, Einaudi, 1994

¹¹ Lacan J., *Discorso ai cattolici*, in *Dei nomi del padre e Il trionfo della religione*, Torino, Einaudi, 2006, pag. 66

In questo modo il desiderio dell'analista ha una posizione eccentrica nella serie del desiderio dell'Altro, poiché mantiene aperto quello scarto tra il desiderio del soggetto e il desiderio dell'Altro, che è la condizione per l'aprirsi di uno spazio di libertà.

È in questo scarto, nella non sovrapposibilità tra questi due poli che è possibile ritrovare il soggetto dell'inconscio.

Quest'impostazione sottende l'idea di un inconscio come pulsazione, fenditura, scarto, taglio, un inconscio che non è solo il deposito del rimosso, né il luogo del primordiale; un'idea che consente di pensare all'inconscio come avvenire, all'inconscio come ciò che retroattivamente potrà essere stato.

Quel legame tra la presenza dell'angoscia nel setting della clinica dello psicoanalista e la risonanza dell'effetto, nell'etica della cura, potremo dire che ben si orienta nella citazione dal Seminario libro X su *L'Angoscia*, sul titolo "*Di una mancanza irriducibile al significante*":

(...) l'angoscia ci introduce, con un accento di estrema comunicativa, a una funzione che per il nostro campo è radicale: la funzione della mancanza. (pag. 142)

(...) La mancanza è radicale, radicale alla costituzione stessa della soggettività, quale ci appare attraverso la via dell'esperienza analitica. (pag.145)

Potremo quindi concludere riprendendo il tema generale del convegno, che la psicoanalisi prosegue nell'etica della cura il suo lavoro ricordando la funzione della mancanza che è in grado di bucare il sapere delle certezze al di là del supposto sapere. Solo l'etica nella cura che attraversi il sapere e l'angoscia sarà in grado di sostenere la psicoanalisi al di là dei vacillamenti del *parlessere* e della contemporaneità.